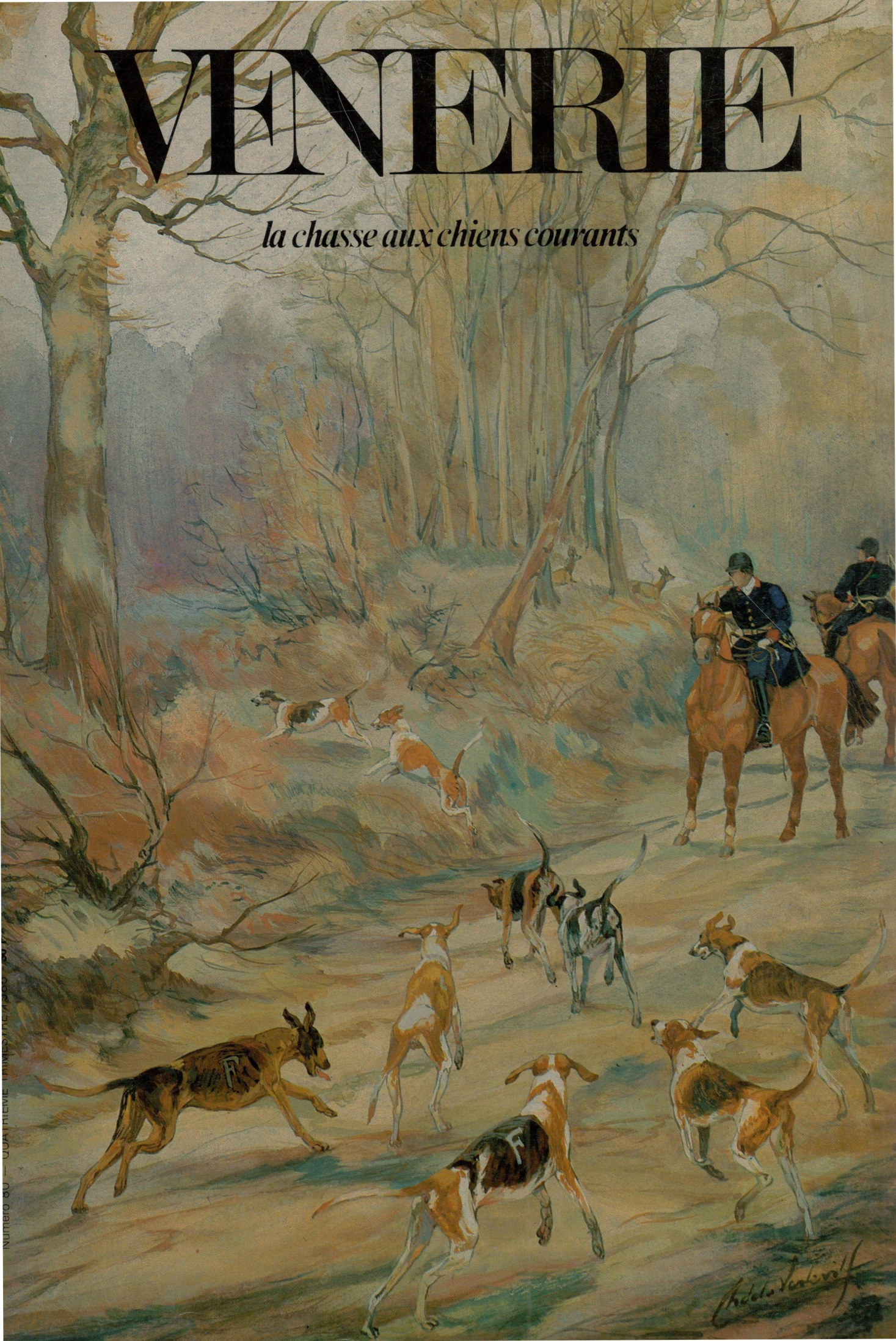


VENERIE

la chasse aux chiens courants



André Vernet

LE RALLYE SAINTONGEAIS

Un territoire de vénerie hors du commun : la forêt de La Coubre



Entre forêt et océan.

(Photo : S. Levoye)

Dans chaque numéro de notre Revue, nous nous efforçons de publier un article de fond sur un équipement contemporain.

Beaucoup de nos lecteurs faisant collection de « Vénerie » pourront ainsi disposer d'une documentation souvenir sur la Vénerie d'Aujourd'hui.

Nous tenons à remercier vivement les maîtres et responsables des équipages qui nous assistent dans cette démarche, sachant combien ce surcroît de travail à leurs activités professionnelles, charges familiales et responsabilités de veneur, est pesant.

En l'occurrence, nous tenons à témoigner notre reconnaissance à M. Jean-Jacques Boutrot, Président du Rallye Saintonguais, qui nous a fourni une matière particulièrement intéressante sanctionnant le caractère distinctif du territoire du Rallye Saintonguais : la forêt de la Coubre. Peu d'équipages, en effet, tant dans le passé ou dans le présent ont été ou sont confrontés à des difficultés de vénerie, en raison de la mer.

Certes, quelques vautraits et équipages de cerfs ont eu exceptionnellement des fins de chasses dans l'Océan, mais les ruses et les défenses des chevreuils de la forêt de la Coubre constituent une originalité inédite.

*
* *

On ne peut évoquer cet équipement sans s'arrêter assez longuement sur ce qui fait sa plus marquante originalité : son territoire, la forêt de la Coubre en Charente-Maritime.

La forêt

Avant elle, dans le lointain des siècles, il y en avait une autre en ces mêmes lieux, qui était alors peuplée non de pins maritimes mais de chênes... ! Il ne se trouvait guère alors que quelques villages épars à l'orée des grands bois où les seigneurs féodaux chassaient le cerf, le loup et le sanglier...

Une charte de 1047 citée par l'historien Massiou, donne de curieux détails concernant le monastère des Sœurs de Sainte-Marie à Saintes : « A la dotation de ce monastère, nous, Comte Geoffroy, ajoutons les dîmes des peaux de cerfs et de biches pour couvrir les missels des religieuses. Nous permettons à l'Abbesse d'envoyer chaque année son veneur dans la forêt, afin d'y prendre vif, de quelque manière que ce soit, un sanglier et sa laie, un cerf et sa biche, un bouc et sa chèvre, un daim et sa femelle, deux lièvres pareillement mâle et femelle, pour divertir les religieuses ».

Malheureusement les choses ne durèrent pas ainsi et l'historien Paul Dyvorne d'ajouter : « C'est à une date imprécisée qu'a été anéantie l'antique forêt de chênes, qu'ont été engloutis les villages. Le sol fut dévasté par une effroyable poussée de sable, balayé en quelque sorte par les vents d'Ouest ».

Dans les premières années du XIX^e siècle, le littoral saintonguais était un véritable désert. Il n'offrait à la

vue que des monticules arides de sables mouvants, que déplaçaient les fortes tempêtes. Il suffisait de quelques jours pour qu'une dune disparaisse et aille se reformer dans un vallon voisin.

Aujourd'hui, le plus haut point de la forêt, nommé dune du Gardour, culmine à soixante-dix mètres d'altitude et rappelle le plus exactement la physionomie du pays avant la fixation des sables.

C'est en 1820 que furent entrepris les premiers travaux destinés à atténuer la mobilité des sables côtiers par des clayonnages, palissades et plantations de gourbets et d'ajoncs. Ensuite, on introduit le pin maritime et c'est environ dix mille hectares qui sont couverts au début du siècle.

Mais l'urbanisation balnéaire gagnant, seuls demeurent aujourd'hui huit mille hectares de forêt dans cette presqu'île ouverte sur l'océan par le sud, l'ouest et le nord et fermée du continent à l'est par La Seudre et Marennes et ses fameux parc à huîtres.

*
* *

Historique

L'équipage naît en 1967 de la rencontre de Henri-Louis Boré disposant du domaine de Bouffard et qui possède, en plus de ce petit territoire riche en animaux, toutes les infrastructures nécessaires pour abriter un équipage : écurie, bâtiments... et de Jean Mercier, adjudicataire de la forêt domaniale de la Coubre, jouxtant le domaine de Bouffard.



Le sanglier et le chevreuil étant en grand nombre sur ce massif, l'on décide alors de créer deux meutes : l'équipage de sanglier est rapidement constitué en tricolores avec les chiens de Jean Mercier et de ses

amis ; on y ajoute de bonnes souches des vautraits de l'Indre et de l'Allier.

La meute de chevreuil va se développer à partir de l'origine blanc et noir du Rallye Pique Avant Nivernais.

La Bruyère, fils de la Broussaille piqueux du Rallye l'Aumance lorsque cet équipage était encore sur la voie du sanglier, vient compléter l'édifice.

Les résultats ne se font pas attendre pour le sanglier. En quatre ans le lot de chiens est au point et c'est de meute à mort que l'on découple les soixante-dix grands anglo-français tricolores qui bousculent et coiffent les sangliers avec succès.

Hélas, dix ans après sa création, le vautrait devra cesser malheureusement de chasser et ce seront cinquante-deux chiens qui quitteront le chenil un triste matin de 1979.

Pourquoi ? Parce que le sanglier « classé » nuisible par les autorités, devint l'objet d'un tir exagéré et ne se maintint pas en nombre suffisant pour assurer l'existence d'un équipage. En outre, le chenil, qui abri-



Les tricolores du vautrait (1979).

taient jusqu'à cent quarante chiens sans l'élevage, devenait trop étroit...

C'est cependant avec beaucoup de joie que nous voyons des descendants de nos grands tricolores : Nivernais, Carillon, Capucine et Coccis, se distinguer aujourd'hui dans les expositions canines, sous les couleurs de l'Équipage Piqu'Avant Sologne.

A partir de la saison 1978-1979, le Rallye Saintongeais chassera donc uniquement le chevreuil. Il faut bien reconnaître qu'au cours des dix premières années, les résultats ne furent pas bons ; l'élevage des blancs et noirs n'avait pas bénéficié d'autant de soins que celui des tricolores du vautrait. En outre, le grand nombre de chevreuils multipliait les difficultés du change, bondissant en permanence.

Enfin, le fait de ne chasser qu'une fois par semaine ne permettait pas d'assagir les chiens. Ainsi, seulement deux à trois animaux étaient pris par saison. Une fois le vautrait démonté, tous les soins furent reportés sur les blancs et noirs et le courre du chevreuil. Très vite il fut décidé de revenir au sang français. Ce fut dans les origines notamment des chiens des frères Bocquillon, ainsi que dans celles des gascons-saintongeais de M. Payement que nous avons puisé. Les résultats ne se firent pas attendre : en trois années d'élevage nous voyons la meute se modifier selon nos désirs. Nous améliorons beaucoup la gorge et le train et, tout en évitant trop d'os et de taille, nous gagnons de l'oreille et surtout nous obtenons une plus grande finesse de nez si

précieuse sur un territoire à voie médiocre. Nous parvenons ainsi à créer une meute agréable à voir et fort plaisante à la chasse.

Les chiens sont travailleurs, collés à la voie, dépêchants et gais tout en étant bien en meute. Cependant, ces français blancs et noirs sont assez susceptibles et n'aiment pas être dérangés dans leur action, ni surtout que l'on trompe leur confiance.

Les prises deviennent plus nombreuses et c'est actuellement à deux prises sur cinq chasses que se situent les résultats de l'équipage.

Depuis cette saison, M. et Mme Jean Theillet ont amalgamé la meute du Rallye Pouyol à celle du Rallye Saintongeais, renforçant encore la beauté et la qualité de l'ensemble du lot de ces chiens français blancs et noirs.

A PROPOS DE LA NAISSANCE D'UN ÉQUIPAGE

*Le point de vue du plus ancien bouton :
le Dr Jean-Claude Dubois*

« Ceux d'entre nous qui ont suivi depuis son début l'évolution du Rallye Saintongeais, ont vécu une expérience sur laquelle il nous paraît intéressant de s'arrêter.

C'est en 1968 que l'équipage a débuté. Les veneurs provenaient d'horizons divers : la plupart faisaient leurs premières armes en vénerie. La meute était aussi entièrement nouvelle, faite de chiens d'origines variées.

La première découverte des veneurs fut la beauté du territoire. Le plus grand nombre d'entre eux pensaient connaître la forêt de la Coubre pour l'avoir fréquemment parcourue en voiture ou s'y être promenés à pied le long de la route touristique qui la traverse, ou encore sur les plages qui la bordent. Or, cette forêt ne révèle ce qu'elle est qu'à ceux qui s'y engagent profondément, chose, en pratique, qui ne peut guère se faire qu'à cheval. Bien que nous soyons dans un pays plat, la forêt elle-même est vallonnée, car elle se trouve sillonnée dans sa majeure partie par une succession de dunes de sable dont la plus élevée culmine à la Tour du Gardour. Malgré cette faible altitude, la dénivellation est importante, les dunes s'élevant à forte pente du niveau de la mer à leur sommet. D'en haut, la vue est magnifique, elle s'étend à l'infini, car aucun obstacle ne l'arrête, d'un côté sur la forêt avec au loin la campagne environnante, ses champs, ses rivières, ses villages et ses clochers ; d'un autre, sur l'île d'Oléron, le pont qui la relie au continent, le bras de mer qui l'en sépare ; d'un autre enfin sur l'Océan dont les vagues moutonnent à l'horizon. La forêt se prolonge jusqu'à lui, et avant de l'atteindre, se termine par une succession de plages de sable qui s'étendent sur plusieurs dizaines de kilomètres, et qui, en hiver, sont totalement désertes. Les chasses y passent fréquemment et assez

souvent s'y achèvent par un bat-l'eau dans l'Atlantique, dont le spectacle est parmi les plus beaux que l'on puisse contempler.

Les débuts de cet équipage ont révélé à ceux qui y ont participé combien la vénerie est un art difficile qui demande une longue initiation. Pendant de nombreuses années, malgré les louables efforts des veneurs et la qualité du piqueux, les résultats furent déconcertants. Lors des premières chasses, les chiens se dispersaient par groupe de cinq ou six dans la forêt...

Lorsqu'enfin nous avons chassé avec la meute au complet, nous avons eu le sentiment d'un important progrès et aussi l'espoir de prendre. Il n'en fut hélas rien pendant encore longtemps : nous faisions, sans nous en rendre compte, des changes, faute de chiens sérieux dans cette difficulté. La chasse durait fréquemment six ou sept heures et parfois ne se terminait qu'à la nuit. Puis, petit à petit, de plus en plus de chiens sont tombés de change. Les prises sont alors devenues assez fréquentes pour atteindre le rythme d'environ deux hallalis en cinq chasses ; c'est une assez bonne moyenne, puisque l'on tient compte dans cette statistique de la totalité des chasses d'une saison dont les premières sont en général sans espoir, le climat étant alors trop chaud, le terrain trop sec, et la meute n'ayant pas retrouvé sa pugnacité.

Pendant cette nouvelle période d'insuccès, qui dura six ou sept ans, beaucoup d'entre nous se désespéraient, pensant que la prise d'un chevreuil n'existait que dans les livres ou dans l'imagination des veneurs. D'autres se consolait en disant « peu importe que l'on prenne ou qu'on ne prenne pas : les chiens ont bien chassé ; les chevaux et les veneurs bien suivis, et c'est malgré tout l'essentiel ». Aujourd'hui, nous savons qu'une bonne

chasse peut aboutir à une prise et que celle-ci est partie intégrante de la vénerie.

Ces échecs répétés nous ont également révélé que la prise est une récompense méritée par les chiens. Si elle fait défaut, le chasseur est frustré de la joie qu'elle procure ; à l'inverse, la satisfaction est incomplète si elle est trop apaisée, ce qui confirme la pensée de Pascal selon laquelle le chasseur à qui l'on apporterait un gibier qu'il n'a pas chassé n'éprouverait aucun plaisir. Valeur morale de l'effort, dont la chasse à courre est un parfait modèle. Pensée qui honore la vénerie, comme

forme permanente et fondamentale de chasse. Ce long chemin qui nous a enseigné la persévérance et la modestie ne peut qu'inciter ceux qui s'engagent dans la vénerie, à le faire sans se décourager de leurs échecs et à conserver, quoi qu'il arrive, l'espoir de la réussite. Il leur révélera aussi que poursuivre en équipe une action difficile, dans laquelle chacun participe loyalement selon ses moyens, scelle entre les membres des liens d'amitié solides et fidèles, qui sont le plus précieux des biens.



Une difficulté hors du commun en vénerie : l'Atlantique.

(Photo : S. Levoye)

Organisation

Le Rallye Saintongeais qui ne pratique que la vénerie est constitué en une association qui a, cependant, également pour objet la chasse à tir. Cette double capacité permet de sauvegarder les intérêts cynégétiques propres à un même territoire, en assurant une meilleure gestion de celui-ci.

Dans une région où la chasse au chien courant du sanglier est une tradition au même titre que celle de la bécasse au chien d'arrêt, l'introduction du courre du chevreuil n'a pas été chose aisée. L'équipage approche son vingtième anniversaire, mais il ne peut être prétendu

que nous ayons encore créé une tradition de vénerie dans cette forêt, finalement elle aussi encore jeune. L'association est régie par un collège de quinze membres, pratiquant l'un ou l'autre mode de chasse ou les deux à la fois. Ce collège choisit dans ses rangs un comité de direction lui-même composé de trois membres pour chaque section, avec chacun son président. Pour le courre, les maîtres d'équipage, MM. Mercier et Pérot sont associés au comité de direction.

Ce système qui peut paraître lourd, a permis à l'association, à l'époque folle des adjudications de 1979 et pendant les années qui suivirent, de maintenir les deux modes de chasse,

dans l'intérêt réciproque de ceux qui partagent les mêmes risques et les mêmes plaisirs sur le même territoire.

Le chenil, les écuries, la maison du piqueur sont situés au domaine de Bouffard en bordure de forêt. Le chenil qui possède une vaste cour d'ébats avec un sol sableux est très agréable pour les chiens et facile d'entretien. Les écuries comprennent vingt boxes spacieux qui se remplissent du 1^{er} octobre au 31 mars. En effet, l'association prend en charge, contre remboursement des frais d'entretien et de personnel, les chevaux de ses membres.

Les rendez-vous ont lieu sur place et les départs à la chasse se font tou-





jours à cheval de Bouffard. C'est ainsi que le Rallye Saintongeais et ses membres ne sont pas astreints à disposer de vans ou camionnettes et bénéficient de conditions de chasse privilégiées à notre époque. La maison forestière des Roseaux accueille les dîners d'après-chasse et de charmantes cantinières bénévoles, aussi adroites que dévouées, animent ce rendez-vous qui reçoit chasseurs et veneurs cinq jours sur sept !

*
* *

Méthode de chasse

Un équipage qui ne prend pas est toujours à l'écoute de tout et de tous, et en particulier de ceux qui ont la réputation de savoir (ceux-là d'ailleurs sont rarement modestes, ce qui s'explique peut-être par le mal qu'il faut se donner pour réussir). Ce faisant, que de discussions, que d'hypothèses sur les chiens, le territoire, les hommes, les animaux, les méthodes, que d'espoir les matins de chasse, que de déceptions le soir !...

Toute cette lente évolution pour arriver enfin à la méthode qui nous convient, qui nous paraît la plus efficace et la plus agréable : nous laissons faire le plus possible, ce qui est une règle d'ordre prioritaire. Un chevreuil chassé par des chiens et ensuite les hommes... ; l'intervention humaine doit être aussi tardive que possible, bien que l'utilisation maximum de la connaissance du pied, dans une forêt de sable, soit très avantageuse.



Le rapport de M. Dominique Priollaud et de La Bruyère. De gauche à droite, MM. J.-C. Dubois, René Combes, Jean Mercier (maître d'équipage associé avec M. Pérot), J.-M. Jollet, J.-J. Bou-trot (Président), Pierre Pérot, François Prouzeau, M. et Mme Robert Chavagnac.

(Photo : S. Levoye)

En début de saison, nous laissons les chiens s'accrocher à des voies épouvantables sur un sol brûlé par le soleil et transformé en poussière. Ces entraînements difficiles sont une formation qui permet de bonnes chasses dès les premières pluies. Les anciens se souviennent de la meute à ses débuts, avec presque autant de chasses que de chiens, puis la meute intermédiaire qui chassait à pleine gorge pendant le premier quart d'heure après le lancer, pour tomber en défaut sans raison. Alors, dans un ensemble touchant, les chiens levaient la tête pour chercher parmi les cavaliers le « piqueux sauveur », et bonne ou

mauvaise voie, les défauts relevés préludaient au forlongé... Relancés tardifs et changes insoupçonnés nous conduisaient immanquablement à la nuit !

Et puis il y a eu une nouvelle génération de chiens qui ne levaient plus la tête mais engageaient seuls leurs retours, criaient leur joie de retrouver la voie et tiraient la meute hésitante... et les veneurs réjouis !

On ne peut raisonnablement considérer nos premiers succès sans en accorder l'essentiel à cette chienne merveilleuse que fut « Sautieuse », née en 1973 ; elle était d'une portée de sept Blancs et Noirs, chiens légers, tous bons et courageux.

Elle était infatigable, aimable et réservée. On pouvait observer chaque jour cette chienne au chenil, criant et galopant sur une voie imaginaire, mimant son défaut, ses retours, et pourtant, à la chasse elle était sûre : ni menteuse, ni bavarde. Nul doute qu'elle courre toujours son chevreuil au « Paradis des chiens » qu'elle a rejoint en 1983. Elle fut « notre chienne » et malheureusement mauvaise mère, peut-être parce que nous fûmes trop jaloux de ses talents : elle ne fit qu'une portée avec un chien gascon de M. Payement. Elle n'eut que deux magnifiques produits qui moururent jeunes, mais eurent cependant le temps de transmettre son sang qui coule aujourd'hui dans la génération de nombre de nos jeunes : Vatican, Volga, Vénérie, Vic-



(Photo : S. Levoye)

Poster : Photo : S. Levoye



Les passages de dunes sont pénibles pour les chevaux.

(Photo : S. Levoye)



Pendant un défaut, les cavaliers sur la plage.

(Photo : S. Levoye)

toire... « Un peu légers » nous a-t-on dit ?

Deux difficultés majeures s'observent à la Coubre. La première est liée au sol ; un animal fatigué, las de courir en sous-bois, prend les chemins de sable sur leur partie la plus ferme qui correspond au passage des roues de voitures. Les quelques véhicules qui suivent nos chasses empruntent en permanence ces chemins, (sans parler des cavaliers !) et trop souvent couvrent le passage de l'animal, mélangeant leurs vilaines odeurs au sentiment laissé par celui-ci.

La seconde difficulté est liée à la mer. Il n'est pas rare que l'animal chassé aille chercher la fraîcheur de l'Océan. Son comportement habituel consiste à pénétrer dans l'eau et souvent, ensuite suivre la plage en bordure de mer, de telle sorte que son passage soit effacé par les vagues. Lorsque l'on sait que la mer est notre voisine, la meilleure qui soit... ! sur vingt kilomètres en périphérie de forêt, il est aisé d'imaginer le dilemme du parti à prendre dans ce genre de circonstance pour trouver la sortie de l'eau. Le mauvais choix est fatal et il se renouvelle souvent.

L'expérience nous a montré qu'un animal chassé sur trois va à la mer, que nous en prenons également un sur trois en bordure de mer, et enfin que lorsqu'un animal a choisi la mer pour défense, son parcours l'y amène deux à quatre fois en cours de chasse.

Il y a là un chapitre inédit à introduire dans les traités de vénerie. A force d'observations, nous avons néanmoins dégagé quelques principes sur le bon côté à choisir pour relever les défauts dans ces situations. Nous avons constaté, en effet, que l'animal ruse à l'eau en fonction des courants, de la marée, qui sont comme chacun sait très changeants dans ce secteur, selon la lune, l'heure, le vent, etc.

Nous essayons également d'interpréter l'axe du parcours de l'animal mais rien dans tout cela n'est absolu.

Les grands progrès que nous avons pour ambition d'atteindre sont tout d'abord de meilleures qualités de change et ensuite une plus grande capacité d'adaptation à des territoires différents de celui de notre forêt de la Coubre.

*
*
*



Les chiens sont heureux de trouver de l'eau non salée.

(Photo : S. Levoye)

Nos quatre dernières chasses de Saint-Hubert

SAISON 1981-1982

Le 21 novembre

Il fait beau et chaud et nous lançons avec peine un petit brocard dans Ternusson. La voie est mauvaise et l'animal ne prend pas de parti. Nous chassons sur un territoire limité par la défense de l'animal, qui est finalement coiffé après une heure trente de chasse.

Les honneurs à Mme Pierron et M. Philippe Mitterrand.

Superbe curée et excellent dîner aux Roseaux de quatre-vingt quinze convives.

SAISON 1982-1983

Le 15 novembre

Vent d'ouest, temps humide, voie bonne. Lancé un bon brocard au pied de la Tour du Gardour, parti rapide vers la Brisquette et retour au lancé à la recherche du change. Puis l'animal se dirige vers les Quatre-Fontaines, les Etains, la Fouasse, enfin la Bouverie par les grands pins et se fait prendre après deux heures trente de chasse sans défaut.

Les honneurs à MM. Antoine Housset et Michel Joulin.

SAISON 1983-1984

Le 12 novembre

Pluie la veille, temps splendide et chaud. Pas de vent. Excellent rem-bûché de la Bruyère, lancé sur une chèvre au Car qui se livre bien, prend vers la Passe-Blanche, longe la mer et revient à son lancé. Puis défaut à la Pointe-Espagnole, l'animal recule de la mer par les dunes brûlées par le soleil, la voie est très

haute, enfin nous rentrons au bois par Paunas, les Quatre-Fontaines, la Brisquette, le Car et à nouveau la mer refusée par deux fois au Roitre-des-Bassets, relancé et hallali. Prise en trois heures.

Les honneurs à Mme Betty Filloux et M. Denis Halard.

SAISON 1984-1985

Le 3 novembre

Pluie dans la nuit. Temps superbe et chaud. Lancé difficile à quinze heures sur une chèvre à Ronce-les-Bains, l'animal lapine longuement, sans doute par goût, mais aussi par gêne des cavaliers. Enfin, elle prend parti par le Mosnard, Ternusson, le Tréfond et Bouffard, sort par Negrevaux et traverse la route touristique. La chasse va bon train et l'animal se décide pour la mer, mais les vagues sont fortes et il hésite par deux fois avant de s'y jeter. Il est suivi par les chiens qui le coiffent et se retirent, bousculés par les rouleaux. Un suiveur courageux se dévêtit et se jette à l'eau pour ramener la chèvre.

Les honneurs à Mme J. Hine et M. Noinin.

*
*
*

Le dernier hallali du vautrait

Le dernier sanglier pris par le vautrait, avant sa démonte, le fut au lendemain des adjudications de la forêt domaniale, en février 1979. Temps très ensoleillé, doux et sans vent. Voie bonne.

Vlôd ! Le sanglier quitte sa bauge du Chemin des Pièces à douze heures trente, après un bref rapproché.

Nous découplons soixante-cinq chiens, le parti est rapide, l'animal bien jugé à cent soixante livres, file plein sud vers Bouffard, où il trouve les épineux et cette brande inextricable percée de tunnels où les chiens s'en vont en file indienne, avec crainte. Le sanglier gagne du temps et peut en découdre sans risque. Mais après trois-quarts d'heure de son lassant manège, pressé par les chiens et les hommes, notre animal reprend les grands bois où le vau-trait regroupé crie pleine gorge et pousse la chasse bien au sud de la Bouverie. La forêt très passante ne laisse guère de chance au cochon étouffé par la vitesse des poursuivants qui emmènent la voie sur vingt à trente mètres de large. Ne prenant pas d'avance, l'animal recule et remonte par l'Ouest en longeant la mer pour finalement chercher le salut en sautant le Car, la Brisquette, le Mino et atteindre le marais du Mosnard. Une tête s'est formée et quinze chiens suivent derrière notre animal dans ce marais de trois hectares impraticable, où sanglier, chiens et gibier peuvent régler seuls leurs comptes.

Après une bonne demi-heure, l'animal sort du marais, suivi de près par la meute, regroupée et souillée de

vase. Le sanglier prend alors la direction du nord pour chercher la fuite par la mer en tentant de rejoindre l'Île d'Oléron. Nous arrêtons de justesse les chiens au bord de l'eau, tandis que le sanglier nage vers d'autres cieux. Cependant, le passage est large de trois kilomètres à cet endroit et le courant puissant, l'animal fatigué le juge, et après avoir nagé cinq cents mètres, décide de revenir.

La chasse arrêtée, les chiens sous le fouet, tous regardent. Il est seize heures, l'animal a trois heures et demie de chasse, il est donc pris. C'est ce que je pense en prenant la lance pour aller le servir. Entre la forêt où nous sommes retirés et lui : trois cents mètres de sable blanc. Par prudence, un ami armé d'un fusil m'accompagne, nous avançons gaillardement et n'apercevons que les soies noires du dos de notre cochon, protégé de notre regard par la légère déclivité taillée par le res-sac dans le sable.

Arrivés environ à soixante dix mètres, le sanglier nous aperçoit à son tour et commence un curieux mouvement de prise d'élan ; ce sont, en effet, les prémices d'un démarrage fulgurant qui nous stupéfait. Le sanglier vise mon ami,

qui lui aussi vise et manque, ce qui provoque un changement d'attitude chez l'adversaire qui me destine ses faveurs, pas de secours possible, que des grains de sable...

Tiens bon le manche, bon courage et bonne chance !

Tout bascule, mais il s'offre bien. Hallali.

C'était mon premier et dernier.

J.-J. B.

*
* *

Tant dans ce numéro de Vénérerie, que dans le précédent, le Rallye Saintongeais a été à l'honneur, avec ses chiens Français Blancs et Noirs. De nombreuses photos de ceux-ci permettent d'en apprécier les qualités de beauté.

Le Rallye Saintongeais est un équipage qui chasse, qui prend, et qui a su introduire la vénerie du chevreuil dans un territoire où elle était inconnue. Ceci démontre que la chasse à courre peut s'installer dans des régions dans lesquelles elle n'est pas ou plus pratiquée, pour autant que les veneurs sachent être diplomates notamment avec leurs camarades en Saint Hubert.

P.B.



La soupe au chenil du Bouffard.

(Photo : S. Levoeye)